

RENÉ FRÉGNÉ

LA FIANCÉE  
DES CORBEAUX

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Denoël*

- LES CHEMINS NOIRS, 1988 (Folio n° 2361). Prix Populiste 1989  
TENDRESSE DES LOUPS, 1990 (Folio n° 3109)  
LES NUITS D'ALICE, 1992 (Folio n° 2624). Prix spécial du jury du Levant 1992  
LE VOLEUR D'INNOCENCE, 1994 (Folio n° 2828)  
OÙ SE PERDENT LES HOMMES, 1996 (Folio n° 3354)  
ELLE DANSE DANS LE NOIR, 1998 (Folio n° 3576). Prix Paul Léautaud 1998  
ON NE S'ENDORT JAMAIS SEUL, 2000 (Folio n° 3652). Prix Antigone 2001  
L'ÉTÉ, 2002 (Folio n° 4419)  
LETTRE À MES TUEURS, 2004 (Folio Policier n° 428)  
MAUDIT LE JOUR, 2006 (Folio n° 4810)  
TU TOMBERAS AVEC LA NUIT, 2008 (Folio n° 4970). Prix Nice Baie des  
Angeles – Prix Monte Cristo

LA FIANCÉE DES CORBEAUX



RENÉ FRÉGINI

LA FIANCÉE  
DES CORBEAUX

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

*Pour Lili qui est parti planter des arbres  
dans les nuages*





« L'amour est une main douce qui écarte  
lentement le destin. »

SIEGFRIED SIWERTZ

« Le soleil n'est jamais aussi beau qu'un  
jour où l'on se met en route. »

JEAN GIONO

« — Ta beauté est une souffrance, dit  
Louis à Marion.  
— Hier, tu disais que c'était une joie.  
— C'est une joie et une souffrance. »

*La sirène du Mississippi*  
FRANÇOIS TRUFFAUT



## *Fin octobre*

27 octobre

Le silence est entré dans la ville. Il est descendu des collines, s'est glissé sous les porches. Il a filé dans les ruelles courbes, contourné les fontaines où s'ébrouent les pigeons. Le silence encore chaud des pinèdes est entré dans cette ville d'ombre, il s'est assis sur les bancs de pierre derrière les églises.

Ma fille est partie vivre dans une autre ville, vivre sa vie. Dix-huit ans avec ma fille, dans cet appartement au milieu des tuiles, des cheminées et des oiseaux. Maintenant je vis avec le silence.

Jusqu'en octobre nous allions nous baigner dans l'eau verte d'un petit lac, au bout de longues rangées de vignes. Aujourd'hui j'y suis allé seul. Les après-midi sont encore torrides et les nuits ne suffisent pas à refroidir l'eau et les pierres.

J'ai nagé jusqu'au milieu du lac et j'ai fait la planche en fermant les yeux. J'entendais le battement sourd de mon cœur dans mes oreilles, mes paupières étaient vermillon. Je suis revenu m'étendre sur les galets noirs de la

rive. Ma fille collectionnait ceux qui sont rayés de blanc, ils étincellent dans l'eau peu profonde, sur la berge le soleil éteint les éclairs de marbre.

J'aime cette odeur de rivière et d'enfance, ce silence d'arrière-saison loin des écoles et l'or tigré des peupliers entre la vigne et l'eau.

28 octobre

Comme presque tous les mercredis j'ai franchi deux rivières et je suis allé garder Félix. Tout le monde l'appelle Lili dans ce petit village au-dessus du Verdon, depuis l'école primaire. Lili a quatre-vingt-quinze ans, il a oublié son visage et son nom.

Isabelle, la fille de Lili, est institutrice à la maternelle du village. Le mercredi elle va faire de grosses courses en ville. Pendant trois heures je marche à petits pas autour de leur maison en tenant Lili par la main, ou bras dessus, bras dessous lorsqu'il bascule en avant.

Tout l'étonne, le ciel, les arbres et moi qu'il scrute toutes les cinq minutes comme la première fois.

Jusqu'après la guerre c'était le cordonnier du village, il faisait des souliers de travail, les sandales légères et les ballons de foot puis l'industrie de la chaussure l'a emporté, comme tant d'autres. Il a acheté trois hectares de vieilles vignes au bord de la colline et il est devenu paysan. Il n'y a pas un arbre ici qu'il n'ait planté, greffé, un muret qu'il n'ait reconstruit. Tous les secrets du cuir il les tient de son père, il a grandi dans l'atelier au milieu des alènes, du fil, des tranchets, de l'odeur forte des peaux qu'on allait chercher à Barjols et des jolis pieds de femme.

Les secrets de la terre il les a découverts au fil des années, seul en tâtonnant, en observant, en se réveillant chaque nuit parce que le ciel gronde, les branches craquent sous le gel.

Il y a cinq ans il a tourné pendant une journée dans son petit champ sur son tracteur orange, il ne savait plus comment on l'arrêtait. Le lendemain sa fille donnait le tracteur, discrètement, à un collectionneur.

Pour promener Lili autour d'une maison, octobre est un mois féérique. Je casse une noix entre deux pierres, encore fraîche, et nous la partageons, un peu âpre... Quelques petits pas et nous passons du brou à l'odeur incomparable des figuiers. Bleues, lourdes de sucre, bourdonnantes, j'ouvre deux ou trois figues que nous partageons aussi.

Lili en raffole. « C'est bon, Fernand ! » me dit-il, ravi sous sa petite casquette. Il y a cinq minutes il m'appelait Lucien. Encore quelques pas et je coupe une grappe de raisin noir, moins sucré que les figues. Il n'y a plus que quelques pieds de vigne ici, à l'abri des murs qui soutiennent les bancaous ; Lili a planté des arbres partout.

Nous allons nous asseoir à l'ombre du noyer, sur l'un de ces murets, et nous nous partageons les grains à la peau épaisse. Lili me dit que ses six filles ne viennent jamais le voir. Il n'en a qu'une, Isabelle, l'institutrice qui fait ses courses à Manosque. Je suis amoureux du calme de ses yeux. Des yeux gris-vert, semblables aux cloches de bronze des vieilles abbayes.

Est-ce que je franchirais deux rivières pour venir garder Lili au milieu des collines s'il n'y avait pas la beauté calme de ces yeux ?...

Le petit cordonnier a planté des arbres durant la

deuxième partie de sa vie, les a soignés en toute saison et il ne sait plus ce qu'est un olivier, un pêcher, une noix.

« Et Kakou ? dit-il, où il est passé ? Il y a un moment que je l'ai pas vu. »

Ce qu'il a préféré jadis c'est la chasse, encore plus que la terre et les arbres. Il a rôdé depuis son enfance dans tous ces vallons, avec des chiens et des furets, par tous les temps après des journées éreintantes de travail jusqu'à la nuit noire. Kakou fut son dernier chien. Il l'a enterré à côté de tous les autres, à l'endroit de son terrain qui touche presque le cimetière. Il a oublié ce que signifient le mot fusil, le mot lapin.

Toutes les cinq minutes il me dit : « Bon, on y va, Henri ? » Il veut rentrer chez lui, chez sa mère, à l'autre bout du village, dans la maison où il est né. Il ne sait pas chez qui on est ici, il y a pourtant passé sa vie, déplacé chaque pierre, retourné chaque motte de terre. « Elle va m'attendre pour souper, on y va ! » Il y a cinquante ans qu'elle est au cimetière, sa mère.

Ce qu'il dit me rend triste, lui ne l'est pas du tout, il est contrarié que nous ne rentrions pas plus vite chez lui. « Alors, on y va, Fernand ! Qu'est-ce qu'on fabrique ici ? » Je suis redevenu Fernand.

Il a passé sa vie sur tous ces chemins qui partent derrière sa maison. Quand son dernier chien est mort il a cherché des champignons, puis des asperges sous les trois gros chênes devant nous, puis les poireaux sauvages devant sa porte.

Maintenant il cherche sa mère toute la journée. J'ai l'impression de garder un enfant, il est aussi menu et léger qu'un enfant, seules ses mains sont épaisses et tordues comme des racines de genévriers. Parfois il est trop

fatigué et je le prends sur mon dos. En quelques secondes ses yeux perdent toute couleur. Ils sont gris soudain puis transparents comme sa mémoire, ses jambes s'effondrent. Je le charge sur mon dos et je le rentre à la maison.

Isabelle est revenue des courses. Avant de la connaître je n'aimais pas vraiment ce prénom, Isabelle, je le trouvais désuet. Quand je regarde le visage de cette femme il m'arrive de le trouver très doux et même sensuel à force de douceur.

Nous avons bu tous les trois un chocolat sur la toile cirée de la cuisine avec une tranche de pain d'épice et je suis allé brûler les meules d'herbe et de broussaille que je coupe et entasse tout au long de l'été et qui attendent en noircissant le 15 octobre, jusque-là le moindre feu est interdit. Je garde Lili et j'entretiens ces trois petits hectares que les genêts et les ronces menacent dès qu'on tourne le dos. J'adore ces premiers feux d'automne après un chocolat. Les danseurs rouges des flammes, courts, nerveux, les longs danseurs bleus de la fumée. Je vais d'un talus à l'autre avec ma boîte d'allumettes, la fourche, un vieux journal. J'aime les soirs d'octobre dans ce petit valon, l'odeur de la fumée dans mes cheveux, ma chemise et ces petits danseurs partout qui égratignent la nuit.

À travers le feuillage encore très vert des chênes je vois s'allumer la cuisine de la petite maison. Je sais qu'Isabelle prépare comme chaque soir la soupe de Floraline pour son père et qu'elle écrase les cachets dans un petit bol bleu avec le pilon en bois d'olivier pour l'aïoli.

Presque tous les vieux meurent seuls dans une maison de retraite, un hôpital. Elle l'aide à manger, à se coucher. Elle lui parle comme à un enfant, le gronde gentiment ainsi qu'elle a fait durant toute la journée avec trente

vrais enfants. Elle ajoute un ou deux gestes de tendresse pour son enfant du soir. Elle rit des quelques mots insensés qui traversent la tête desséchée de cet homme perdu. Dès que la nuit tombe il parle en patois, à ses amis d'autrefois, à tous les chenapans des collines avec qui il tendait des lacets et surtout à sa mère qu'il cherche dans tous les recoins de la maison.

29 octobre

Les parkings ne sont beaux que dans les romans noirs. J'ai grandi après la guerre dans une banlieue de Marseille qui sentait le raisin, le feu de broussaille et la fumée de charbon. Je suis revenu vers les jardins et les collines.

J'aime arrêter ma voiture le soir à la sortie de n'importe quel petit village, dans ces déserts de la haute Provence, et filer devant moi sur le premier chemin que je ne connais pas. Des acacias accompagnent la plupart de ces chemins, leur feuillage est aussi léger que leur ombre l'été. C'est très rassurant de s'engager dans un chemin pailleté de lumière. L'acacia aime l'homme, il suit les voies ferrées, les routes étroites, se hisse sur les ponts de pierre. Dès que l'homme a posé son sac, l'acacia est venu voir ce qui se passait. Il ne possède pas la noblesse de certaines cathédrales de verdure. Je l'aime parce qu'il est discret et curieux.

De loin je reconnais un noyer, pendant trois jours il est bouton-d'or. L'or des érables et celui des tilleuls est plus gris. Les troncs blancs des bouleaux tachés de noir ressemblent à des chevaux indiens groupés autour d'un étang.



Je traverse des prés, longe des champs de maïs qui froissent l'air du soir, comme un peuple serré d'écrivains froisserait sous la brume toutes les pages d'un été au moindre coup de vent.

Je devine quelques fermes écartées, d'autres hameaux, à la silhouette noire des cyprès dont la pointe ultime dessine les nuages.

À la sortie d'un virage je retombe sur des jardins. On dirait que les abricotiers sont encore couverts de fruits, ce sont les feuilles qui roussissent du côté du couchant. Les cerisiers se sont embrasés d'un coup, maintenant ils sont nus.

Quand la nuit tombe les coings sont sous les arbustes comme des poussins dans l'herbe qui éclairent les vergers et la céramique orangée d'un plaqueminier luit au milieu d'un champ.

30 octobre

Ce matin, à travers les vitres de mon appartement, j'ai vu arriver sur la place un étrange mille-pattes de couleurs. Il progressait de manière sinueuse sous les platanes. C'était des enfants de trois ans qui s'accrochaient en file indienne à un ruban.

J'ai reconnu Jeanine en tête et à l'autre bout du ruban Jacky, son aide maternelle. Il y a quinze ans j'avais vu ce même cortège déboucher sous mes fenêtres, ma fille venait d'entrer à la maternelle, elle tenait le ruban.

J'ai eu l'impression de reconnaître Marilou parmi ces bébés tant la scène était identique, la même maîtresse, la même aide, les cheveux un peu plus gris...

Jeanine s'est arrêtée devant la fontaine, comme il y a quinze ans, ses paroles étaient couvertes par le bruit de l'eau et elle devait raconter l'histoire mystérieuse de cette eau qui a voyagé longtemps sous les montagnes, les forêts, les herbes.

Un pigeon s'est envolé en claquant et tous les enfants ont regardé l'oiseau. Il était plus vivant que la fontaine. Les visages étaient tournés vers le ciel et ils n'écoutaient plus leur maîtresse. Le cortège est reparti à petits pas, comme il était venu, les petits pas prudents et étonnés de ceux qui découvrent le monde.

Je me suis souvenu que ma fille pleurait derrière la vitre lorsque je la laissais chaque matin dans cette classe en préfabriqué branlante et surchauffée. Et chaque matin j'hésitais à faire demi-tour pour la reprendre avec moi et revenir jouer à la maison. Mais Jeanine me faisait un signe furtif de la main pour que je m'éloigne rapidement.

Aujourd'hui c'est moi qui suis derrière la vitre. Ma fille ne pleure plus. Elle est dans un café de Montpellier à cette heure, dans un tramway, sans doute en retard ou très amoureuse. Quinze ans qui sont passés sur nous comme un vol de pigeons au-dessus de la ville, laissant un vaste ciel immobile et silencieux.

## *Novembre*

3 novembre

Si d'un côté mon appartement s'ouvre sur la place, la fontaine et au loin, par-delà les toits de la ville, les territoires bleus de Valensole, il donne de l'autre côté sur une étroite et profonde ruelle.

De ma cuisine je peux voir vivre à chaque étage de la maison d'en face toutes sortes de gens. La fenêtre la plus intéressante est celle du troisième étage. C'est une ouverture rectangulaire plus large que haute, j'ai tout de suite pensé à un écran de télévision. Les programmes que j'y découvre au fil des jours sont beaucoup plus captivants que l'eau tiède du petit écran. Programmes que je ne peux connaître à l'avance et dont je suis l'unique spectateur.

Comme j'habite au quatrième mes regards plongent par cette ouverture, à quelques mètres seulement de ma cuisine, dans une salle de bain cabinets.

À toute heure du jour et de la nuit je vois entrer dans cette pièce deux jeunes femmes et un homme de leur âge ; l'un après l'autre ou tous ensemble. Ils ne doivent pas avoir beaucoup plus de vingt ans, de là leur impudeur.

Depuis un an personne n'habite sous mon appartement et ces trois colocataires ne se sont jamais douté, n'ayant aucun vis-à-vis, que quelqu'un au-dessus les observe mois après mois.

Ce qui est extraordinaire c'est que je connais leurs corps dans les moindres détails, je les ai vus dans toutes les positions même les plus obscènes, mais je n'ai jamais aperçu leurs têtes. Je vois leurs jambes, leurs fesses, leurs ventres lorsqu'ils sont debout, les seins des deux jeunes femmes lorsqu'elles s'assoient nues sur les toilettes et je ne sais même pas si ces corps appartiennent à un brun, une blonde. Je les imagine beaux de visage tout simplement parce que leurs corps sont splendides. Des corps splendides mais sans tête. La vie nous propose parfois de bien étranges spectacles.

Si je les rencontrais dans la rue, à la terrasse d'un café, chez le boulanger, je ne pourrais les reconnaître et je les croise sans doute très souvent.

Je vois trois jeunes gens plusieurs fois par jour se déshabiller, se doucher, faire leurs besoins à quelques mètres de moi. J'en sais plus sur l'intimité de chacun d'eux et leurs petites manies que sur la femme avec qui j'ai vécu dix-neuf ans...

Comme beaucoup de jeunes gens, j'imagine, ceux-là sortent très souvent le soir et les cérémonies de préparation dans cette salle de bains sont grandioses.

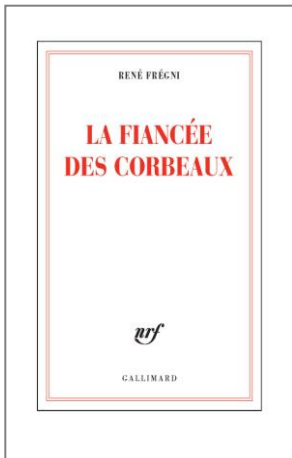
Après s'être douchées les deux femmes se plantent nues devant un miroir et entament une danse érotique qui peut durer des heures. Dès qu'elles s'approchent de ce miroir, elles se hissent sur la pointe de leurs pieds et leurs silhouettes déjà souples et minces n'en sont que plus élancées. Elles se tournent et se retournent pour

acheter leur pain puis, dans la pénombre de leur appartement, elles vivent à la clarté d'un écran qui montre en boucle ce qu'elles ont été quelques années plus tôt. Je suis l'éclat de leur jeunesse, la tristesse de leur miroir, la pénombre où elles se retirent. Je suis l'or des femmes qui fait vivre mon cœur.

Je prends la main d'Isabelle. Je sais que cette femme ne me fera jamais souffrir. Il y a dans cette main une vie de tendresse.

Je n'ai jamais vu autant de corbeaux qu'autour d'Isabelle. Dès l'aube ils noircissent les trois grands chênes qui dominent sa maison. Ils restent là des jours à observer ses gestes, ses pas, la douceur de sa vie. Je suis comme eux, je les comprends.

Nos mères ne nous abandonnent pas, elles nous confient en partant à un monde de douceur, un petit coin qui ressemble à l'enfance, à un jardin, aux jours d'été, à la lumière.



# La fiancée des corbeaux René Frégni

Cette édition électronique du livre  
*La fiancée des corbeaux* de René Frégni  
a été réalisée le 25 janvier 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070132218).

Code Sodis : N47802 - ISBN : 9782072430886.

Numéro d'édition : 180065.